

L'auberge italienne

Dans les vallées du Parc National des Abruzzes, au cœur des Apennins centraux, il semblerait que, depuis plusieurs dizaines d'années, les habitants arrivent à partager leurs villages avec les loups et les ours. Récit d'un tournage aux airs d'enquête.

Texte : Clément Osé

Photos : Clément Osé et Fabien Bruggmann



Insomnies automnales. Je continue ma ronde dans le haut du village, toujours rien.

Si, les vieilles ruelles de marches et de pavés dorment paisiblement sur le flanc de la montagne. Dans ce labyrinthe de pierre au charme asymétrique, je déambule seul. À moins d'un miracle, je n'y ferai aucune autre rencontre que celle des chats. Comme à chaque automne, c'est en bas que ça se passe, vers la grande route et le long de la rivière. Cette partie du village est insomniaque. Tous les soirs le même phénomène se produit : les voitures de la via Roma circulent trop tard et trop lentement, le troquet joue les prolongations et les piétons tardent à rentrer chez eux. Il y a les habitants qui promènent leur chien, les agences de voyages qui promènent leurs clients et les gardes qui promènent leur antenne. Tous rôdent, silencieux, tendant l'oreille à la nuit et ouvrant leurs pupilles à l'obscurité. Ils attendent l'ours qui s'aventure dans les vergers à l'approche de l'hibernation. L'ours cherche les fruits, et les hommes cherchent l'ours. Ce sont les règles du grand cache-cache de septembre. Quand un rôdeur rompt le silence, c'est pour demander à un autre s'il a vu l'ours. C'est comme ça qu'on sympathise ici la nuit, on prend des nouvelles de la faune. C'est d'ailleurs pour la faune que notre équipe est là et que nous consacrons toutes ces longues nuits à l'affût. Nous essayons de filmer l'ours dans ce village, parce que notre documentaire questionne les interstices où la frontière entre le sauvage et l'humain se brouille. L'idée du film vient de Fabien Bruggmann, photographe animalier, et de sa femme qui m'ont recruté pour raconter leur histoire. Ils ont vécu à Villetta

pendant plus d'un an et ont emmené leur fils de 3 ans et demi voir les loups.

50 ours, 70 loups

Villetta, Barrea, Pescasseroli, Opi, San Sebastiano, ou Gioia Vecchio sont perchés au balcon d'une colline, en équilibre sur une crête ou lovés dans le creux d'une vallée. Ces villages où nous promenons caméras et micros appartiennent au Parc National des Abruzzes, un petit havre de biodiversité situé dans les Apennins centraux, à deux heures de moteur à l'est de Rome. D'une réserve de chasse royale, la zone est devenue l'un des premiers Parcs Nationaux d'Italie en 1922, initialement pour protéger une population d'isards menacée. La création du parc a aussi permis de sauver l'ours marsicaïn, espèce endémique des Abruzzes qui compte aujourd'hui une cinquantaine d'individus, et le loup des Apennins dont la population est estimée à 70 dans la zone du parc (500 km²). C'est l'endroit d'Europe occidentale qui abrite la plus importante population de loups et le foyer depuis lequel ce grand prédateur a réinvesti le vieux continent.

Il n'est pas pour autant facile de voir un loup ou un ours parce que ce sont de vrais fantômes. Je me demande d'ailleurs comment il se fait que des photographes soient prêts à consacrer autant de temps et d'énergie à les traquer. Fabien dit qu'il cherche à se faire accepter des grands prédateurs le temps que durent les rencontres dont il ramène ses photos. Dans ces moments-là, il dit renouer avec son animalité, son instinct et la part de sauvage présente en lui comme chez tout le monde, mais constamment refoulée. Et puis il y a l'excitation, le défi, l'adrénaline.





Le village d'Opi, dans les Abruzzes.

Tout ça me paraissait bien abstrait jusqu'au soir où, faisant ma ronde vers la rivière, je suis tombé nez à truffe avec l'illustre créature. Repéré à la jumelle thermique dans un verger proche, l'ours s'avancait vers moi. Dès que j'ai vu sa silhouette blanche de chaleur se détacher du fond bleu de la nuit froide, mon rythme cardiaque s'est emballé. J'avais devant moi ce que tout le village cherchait et ce que nous attendions depuis de longues nuits. L'ours a progressé paisiblement dans ma direction. Comme j'étais coincé dans le couloir de la promenade, entre le muret et la rivière, j'ai reculé et allumé la caméra. Sa masse de poils s'est hissée sur le muret et elle est apparue dans le cadre. Je le filmais. Puis il a continué à avancer vers moi. Dans ces instants le temps est une matière extensible dont la mémoire grave profondément chaque millième de seconde. Comme il s'approchait et que c'était quand même un ours, j'ai pris le trépied pour me reculer encore et lui ai tourné le dos le temps de m'éloigner. Quand je me suis retourné, il avait fait demi tour et j'ai vu sa grosse masse passer dans le champ d'un lampadaire avant de disparaître. Les rares images de cette rencontre sont ratées : l'ours est dans l'ombre, j'étais mal

placé, le point n'y est pas, j'ai coupé trop tôt. Immédiatement après, je n'avais qu'une envie : que cela se reproduise pour que je puisse mieux réagir et mieux le filmer. J'étais pris au jeu.

Grands prédateurs et bon voisinage

Des curieux comme nous, les villages des Abruzzes en reçoivent beaucoup parce qu'il y a peu d'endroits en Europe où l'on peut observer bramer un cerf au milieu du camping municipal ou apercevoir des loups et des ours en l'espace d'une semaine. Ce voisinage est par contre plus problématique pour les habitants qui ont des poulaillers, des jardins, des troupeaux et font parfois les frais de ces rencontres improbables. Un matin où je récupérais d'une nuit d'affût, Fabien est venu me réveiller parce qu'une carcasse avait été retrouvée dans le jardin de notre auberge. Il m'a expliqué que c'était l'opportunité du siècle de voir les loups qui reviendraient manger le butin de leur chasse. Au bout de quelques heures en effet, nous en voyions deux tenter une approche et se raviser face aux aboiements des chiens de protection. Nous avons nos images. Mais Franco, le petit vieux qui tenait notre auberge avec sa femme, lui, s'était fait tuer son âne. Il était triste. Quand



Claudio Di Domenico (le fils).



Vincenzo Di Domenico (le père).

« n'est pas le loup, c'est la mondialisation.

on a abordé le sujet, je m'attendais à un réquisitoire anti-prédateur comme j'en ai souvent entendu contre l'ours dans mes Pyrénées. Mais non, le couple nous a répété que cela pouvait arriver et qu'il fallait vivre avec, qu'aujourd'hui le loup leur avait pris un âne mais que demain il leur apporterait des clients. Pour savoir si leur recul et leur sagesse faisaient exception, nous avons mené l'enquête dans le village. À la mercerie de Villetta, Matilde nous a confié qu'elle sortait le soir pour essayer de voir les ours et au nombre de fois où elle a répété le mot « *bello* », j'ai compris qu'elle en pinçait pour eux. À San Sebastiano, les vieux à la terrasse du café nous ont montré pleins de fierté les vidéos d'ours prises avec leur téléphone portable. À Civitella, Miquella l'institutrice nous a expliqué comment elle apprenait aux enfants à vivre avec les loups en nous rappelant que les humains menacent plus les grands prédateurs que l'inverse. On s'attendait à plus d'hostilité en arrivant dans la ferme de Claudio, dernier éleveur de Villetta, qui venait de perdre un veau des suites d'une attaque. Comme tous les éleveurs, il nous a dit qu'il y avait trop de loups. Mais il nous a dit aussi que les loups devaient manger. Ce qu'il regrette est que les loups, grands opportunistes, s'attaquent à ses bêtes plutôt qu'aux cervidés qui pullulent dans le parc. Car parmi la faune, ce sont les biches et les cerfs qui lui causent le plus de dommages

économiques. Quand on discute de la disparition des autres élevages laitiers, Claudio recadre le débat : les autres sont partis parce qu'il est plus difficile de travailler en montagne avec la faune sauvage, mais surtout parce que les petites fermes comme la sienne sont mises en compétition avec des exploitations industrielles à travers le monde qui tirent la qualité et les prix du marché vers le bas. Pour Claudio, le principal prédateur n'est pas le loup, c'est la mondialisation. Je suis reparti à la fin du tournage avec le sentiment que la cohabitation des grands prédateurs et des hommes était plus harmonieuse ici qu'ailleurs. Les recettes abruziennes semblent pourtant proches de celles appliquées ailleurs : réintroduction préalable des proies, indemnisation des éleveurs ou subvention des clôtures. À la fin de son interview, Franco nous a dit que tuer les animaux sauvages était une attitude « *de colonisateur* ». Je crois que les gens d'ici ont toujours vécu au contact des grands prédateurs et qu'ils ont fini par accepter de vivre avec eux plutôt que contre eux.



À voir

Elliott et les loups, de Fabien Bruggman, Clément Couturier et Clément Osé.

www.elliott-et-les-loups.com